



CONTRE-CULTURE ET HOLISME

Michel Maffesoli

*Institut Universitaire de France
Professeur Émérite à la Sorbonne*

Généalogie

C'est sur cette tension que s'élaborent, progressivement, l'organisation sociale, le système éducatif et, en ses diverses formes, l'économie, celle dominant la vie collective et déterminant l'existence individuelle. C'est sur de tels fondements que se constituent des liens sociaux, essentiellement rationnels, évacuant, ou à tout le moins marginalisant tous les affects : émotions, passions, sentiments, qui étaient relégués derrière le mur de la vie privée.

C'est contre le phrasé mélodique de cette temporalité dialectique que se pose et s'impose l'irruption de l'émotionnel. La contre-culture, je dirais pour ma part la culture post-moderne, en appelle à une autre temporalité : celle du « *Kairos* », c'est-à-dire de l'opportunité, de l'aventure, succession d'instantanés centrés sur l'intensivité du moment, la jubilation de l'éphémère, le bonheur de vivre et de jouir de ce qui se présente *ici* et *maintenant*. Résurgence, toujours et à nouveau actuelle, l'éternel *carpe diem*. Cependant, un tel hédonisme populaire constituant l'atmosphère du moment en appelle à une autre conception du temps : le présentéisme.

Ceci force à admettre, malgré nos réticences intellectuelles, dont je viens d'indiquer la source, qu'à certains moments la flèche du temps puisse s'incurver, sinon en cercle, du moins en *spirale*. Qu'il y ait des cycles, voilà ce que la plus élémentaire des honnêtetés intellectuelles nous force à reconnaître, cycles historiques, cycles économiques, cycles politiques dans la sphère publique, cycles des affects, cycle des sentiments, cycles amoureux ou amicaux dans la sphère privée. Voilà les plus élémentaires formes du retour éternel.

On peut aussi renvoyer à cette citation de ce perpétuel rebelle, non-conformiste s'il en est, qu'est Léon Bloy. Celui qui était plus catholique que chrétien (je veux dire par là qu'il y a dans le catholicisme une rémanence païenne, magique, voire animiste) n'hésite pas à remarquer que « c'est une loi constante, absolue, dans la vie spirituelle comme dans la vie sensible, qu'il n'y a jamais que la substitution et non pas l'évolution ». Voilà qui peut en faire sursauter plus d'un, transis que nous sommes dans le rationalisme progressiste, B.A. BA de l'opinion commune occidentale, moderne, opinion commune constituant le non-dit sur lequel repose l'essentiel des actions et des discours de l'intelligentsia en son ensemble.

Que signifie cette métaphore de substitution ? Il s'agit en chimie de la transformation d'un atome pour un autre atome. On pourrait dire destruction créatrice inhérente à une autre manière d'être, ce qui implique que l'on soit à même de tourner le dos, à tenir pour quantité négligeable nos évidences intellectuelles, tant il est vrai qu'à certains moments celles-ci ressemblent à ce que Kierkegaard nommait des « palais désaffectés », dans lesquels il convient d'introduire (de réintroduire) l'existence. C'est bien ce à quoi me fait penser lorsque je la traverse, cette honorable institution, la Sorbonne, véritable forteresse vide. Vide de vie et de pensée !

La Sorbonne est en la matière une métaphore : celle d'une université n'étant plus en prise avec son temps, d'une élite (politique, intellectuelle, journalistique) de plus en plus déphasée et qui, de fait, va remplacer son devoir d'analyse par quelques grogneries bien-pensantes sur le *devoir-être* social. C'est cet état d'esprit crépusculaire qui peut nous inciter à nous contenter de dresser les contours de ces phénomènes *évidents* contrevenants à nos *évidences*. Et donc, au premier chef, à mettre en œuvre cette règle d'or de toute phénoménologie : l'abstinence de toute prise de position. Savoir se purger de nos convictions, de nos opinions, pour apprécier le monde tel qu'il est, tel qu'il se donne à voir.

En ce sens, le chemin de pensée que l'on se propose de prendre consiste à se détourner de la temporalité propre à ces théories de l'émancipation ayant accompagné la mythologie du Progrès. En d'autres termes, et à partir de ce que l'on peut observer (j'ai dit montrer, *monstrer*) dans la vie quotidienne et dans son hédonisme récurrent, prendre de la distance. Exercer son droit au détachement. Mettre en œuvre un relativisme théorique qui soit en accord avec le relativisme vécu dans la vie sociale.

Il est des raisons sans pensée, c'est-à-dire sans enracinement dans l'expérience quotidienne. Le rationalisme moderne est du nombre qu'il s'est, peu à peu, abstrait du réel. Il est une règle constante observable de maintes façons dans l'histoire des idées : ce qui est un temps révolutionnaire tend à s'institutionnaliser. L'accent mis sur la raison par les « lumières radicales » et par les philosophes du XVIII^e siècle était une lutte légitime contre les

rigidifications théologiques. Mais, très vite, cette raison affirmative, raison cause et effet des substitutions nécessaires à opérer, s'inverse en un rationalisme dogmatique aux conséquences on ne peut plus nocives. Les psychiatres ne parlent-ils pas du « rationalisme morbide » propre à certaines psychoses ? C'est un tel dogmatisme qui devient négantropie du savoir, de ce que j'ai appelé la « connaissance ordinaire ».

Heidegger a montré, à diverses reprises, que c'est l'accent mis, sur un humanisme étriqué, sur l'homme comme « *animal rationale* » qui avait conduit à concevoir le monde comme résultant uniquement d'activités, de fabrications, monde « construit » qu'il convenait de dominer. Ceci avait abouti à ce que cet « animal rationale » devienne une bête de labour errant sur une terre ravagée. La dévastation du monde dont on voit chaque jour les effets, comme conséquence d'un prométhéisme rationnel déchaîné !

Est-il abusif de dire que dévastation et divers saccages écologiques ne sont que le fruit d'un rationalisme débridé ? Le mythe du Golem, artefact qui échappe à son créateur est, en ce sens, une métaphore illustrative, ce que traduit, également, cette figure de rhétorique, dont on trouve l'origine chez Héraclite : *énantiodynamie* (*enantios*, opposé, *dromos*, course), cette tendance à marcher vers son propre opposé ou *hétérotélie* mettant l'accent sur le fait que le but atteint (*telos*) est autre (*hetero*) que celui visé !

Mots anciens, mots savants, montrant bien que c'est d'antique mémoire que le danger de l'inversion taraboute l'espèce humaine. Et qu'à trop vouloir le bien (de l'autre, des autres, de la nature), on aboutit en son contraire : un mal immaîtrisable. Le rationalisme exacerbé, qui fut à l'œuvre dans la vie sociale, économique, politique par un effet pervers a des effets, totalement, destructeurs. La sagesse populaire ne s'y est pas trompée : l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Un tel rationalisme abstrait s'est élaboré à partir du « monoïdéisme » judéo-chrétien. Culture du livre comme l'on sait. Bible et Coran étaient l'expression d'une révélation rationnelle. En effet, comme le rappelait Saint Augustin : « la raison humaine conduit à l'unité ». Dès lors, on oublie ou marginalise les autres paramètres humains : passions, jeux, rêves et autres affects individuels ou collectifs. L'idéal rationnel tend à privilégier le fait d'être « *doctus cum libro* », être savant par le livre, car seul le livre est salvateur.

Pour rester dans l'orbe des sources du monothéisme, monoïdéisme rationnel, le rôle de l'évêque, docteur de la loi et de la foi, est de surveiller les actions des hommes. Au plus près de son étymologie, *episkopos*, il regarde d'en haut et, de ce fait, contrôle que le dogme est intégralement respecté. Qu'il devienne un *Grand Inquisiteur* n'a rien d'étonnant. Dostoïevski en a décrit une saisissante figure. Les gardiens des dogmes sont, de nos jours, légions. Et Internet aidant, *via* listes de diffusion, forums divers, blogs et autres sites corporatistes, les

« évêques » du rationalisme dominant s'emploient à surveiller et à traquer toutes les formes d'hétérodoxie.

La vision de la contre-culture

Or, à certains moments, l'hétérodoxie consiste à savoir penser le *pathétique* du monde, soit le retour du *pathos* sur le devant de la scène sociale. Voilà le cœur battant de la contre-culture postmoderne. En un temps où la préoccupation du « *panem et circenses* » (du pain et des jeux) fait un retour en force, on ne peut pas se contenter de seriner la cantilène du rationalisme progressiste. Certes, on peut continuer à le faire, c'est bien là l'essentiel des livres des sociologues, philosophes et autres « experts » qu'une presse sans grande imagination ou audace célèbre. Mais cela témoigne, au plus haut point, les ravages du dogmatisme bien-pensant. Durkheim dirait du « conformisme logique » : on marche au pas cadencé de la raison souveraine, et on bêle, ensemble, quelques incantations convenues sur la nécessité de restaurer, conforter, imposer les valeurs morales qui sont au fondement d'un Contrat Social censément indépassable.

Mais *tout passe, tout casse, tout lasse*, ou plutôt, ainsi que je l'ai rappelé, une forme sociale se substitue à une autre. Ce mécanisme (car c'est bien de cela dont il s'agit), ce mécanisme de *substitution* est l'expression la plus évidente du devenir cyclique du monde. Cycles exprimant une conception païenne du monde qui, tout à la fois, prend acte de l'impermanence d'une manière d'être, tout en reconnaissant la continuité de la vie.

En effet, c'est bien de la vie dont il s'agit dans le *pathos sociétal* propre à la contre-culture en gestation. Vitalité, vitalisme s'exprimant parfois d'une manière hystérique, les foules fascinées et sidérées par les divers événements sportifs en témoignent, les rassemblements musicaux en sont des expressions achevées, la reviviscence des multiples phénomènes religieux montre, à l'évidence, que la raison raisonnante n'est plus l'élément essentiel du lien social.

Mais, au-delà de ces effervescences, le vouloir-vivre têtu de la vie courante souligne bien que malgré ce qu'il est convenu d'appeler la crise, au travers des rituels quotidiens, des menus plaisirs de l'existence, au travers d'un hédonisme de bon aloi, il y a le *souci*, anthropologiquement enraciné, d'une perdurance dans l'être. Et c'est une telle ténacité, indéniable courage populaire, qu'il convient de voir et de comprendre.

Même si l'on n'a pas su en tirer toutes les conséquences, souvenons-nous de Pascal rappelant que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Le sociologue Max Scheler, quant à lui, a insisté sur l'importance du sentiment, du *ressentiment* aux racines mêmes de

l'être-ensemble. Pour ma part annonçant, il y a plus de trente ans, le « Temps des tribus » j'expliquais que celles-ci se fondaient sur le *sentiment d'appartenance*.

C'est tout cela, et bien d'autres choses encore que l'expérience quotidienne nous apprend, qui devrait nous inciter à ne pas réduire la connaissance au seul cognitif, devrait nous forcer à savoir, ainsi, penser avec les sens, mettre en place ce que j'ai appelé une « raison sensible ». Et ce afin de saisir les caractères essentiels, puis-je dire les formes « chiffrées » de l'existence de tous les jours. Apparemment anodine, mais secrètement intense, ce qui nécessite que l'on sache, également, penser avec le cœur.

Cela a été dit de diverses manières, en tout cas par les esprits aigus, il faut écouter les poètes, témoins d'une contemplation active, dont la vision peut être voyance, poètes qui, à l'opposé d'un anthropocentrisme à courte vue et au-delà du subjectivisme propre à la tradition occidentale, savent décrocher les amarres du sujet et ce afin de nous faire accéder, d'une manière paradoxale, à ce qui est enraciné et ouvert à la fois : la vie en son devenir, l'immanence attachée à ce monde-ci, à cette terre aimée. *Enracinement dynamique*.

Écouter les poètes, tel Apollinaire qui, plus dionysien qu'apollinien, parlait d'une « raison ardente ». Belle expression s'il en est soulignant cette capacité d'intégrer à la fois réflexion et sensation, pensée et *pathos*. En bref, à l'opposé d'un rationalisme quelque peu paranoïaque ce qui permet d'accompagner l'avènement de ce qui est. C'est un tel accompagnement initiatique qui est le mieux à même de rendre compte de l'entièreté de l'être personnel et collectif.

Le rationalisme abstrait se contente d'expliquer le monde en le réduisant à son plus petit dénominateur commun : l'économie ou la culture, ou la religion et autre attitude disjonctive. La *raison sensible* prend acte de la complication de ce même monde. Elle en voit la complexité, les multiples facettes, en un mot ce qu'il est convenu d'appeler son aspect holistique.

La méthode « holistique »

Le *holisme*, voilà un terme que l'on retrouve de Durkheim au *New Age* contemporain. Certes, pas dans le même sens. Mais dans les deux cas il s'agit de rapporter l'individuel ou le particulier à l'ensemble dans lequel ils se situent. C'est-à-dire non pas seulement une partie de l'humain. Par exemple le cognitif, la raison, ce qui est assez schizophrénique (au sens simple de ce terme). Mais bien à *l'entièreté de l'être*. Ce peut être la société en tant que totalité pour le sociologue ou les diverses facettes, les multiples potentialités de l'homme pour ces techniques du *New Age* dont on n'a pas fini d'entendre parler. Ce qui est certain, c'est que le

mécanisme de *réduction* marque des temps modernes, s'achève avec cette prise en compte du tout, d'un monde pluriel.

L'entièreté c'est redonner ses lettres de noblesse au rêve, à la passion, à l'émotion. Il s'agit d'un terme, quelque peu savant mais largement utilisé, ce qui est un indéniable indice : ludique résume bien la *multidimensionalité* de plus en plus revendiquée dans la socialité propre à la contre-culture postmoderne. Socialité holistique rénovant avec la « parrhesia », l'art de dire le vrai que l'on trouve chez Socrate, les cyniques, les stoïciens et autres écoles philosophiques grecques. « Parrhesia », dont l'œuvre de Michel Foucault montre la pertinence contemporaine !

Je dis bien *art* de dire le vrai. C'est-à-dire, non pas la recherche d'une Vérité une, absolue, purement rationnelle, mais d'une vérité humaine, c'est-à-dire humble, se contentant de dévoiler *ce qui est là*. Dès lors, l'approche de la vérité s'apparente à une sorte de jeu. *Gaya Scienza*, *Grand jeu* qui furent le souci de nombre d'esprits initiés aux mystères de l'humanisme intégral. D'ailleurs, ne parle-t-on pas dans l'antique tradition intellectuelle de *libido sciendi* ? C'est-à-dire que la démarche scientifique requiert l'être en son entier : raison et passion en un mixte inextricable !

C'est ici qu'intervient Éros philosophe, Éros le plus ancien des dieux selon le mot de Parménide. Et régulièrement, dans l'histoire de la pensée, on observe cette étroite liaison entre la vie libre et la pensée libre. De Abelard aux libertins du XVIII^e siècle, sans oublier les protagonistes des *lumières radicales*, et l'on pourrait à l'infini donner des exemples en ce sens, c'est d'une manière récurrente que le savoir et la libido se complètent harmonieusement afin de saisir en sa totalité (entièreté) le profond et abyssal dessein de l'humaine nature.

En une très belle confidence, dans ses lettres à sa femme, soulignant l'étroite liaison existant entre Eros et création, Heidegger écrit : « le battement d'ailes de ce dieu m'effleure chaque fois que je fais dans ma pensée un pas essentiel et me risque sur des chemins non fréquentés ». Dans le lent cheminement de la pensée, il est des moments essentiels, moments qui ne vont pas sans risque. Essentiel et risque. Voilà des termes qui dans le bavardage dominant ce temps de basse eau de la pensée, ne manquera pas d'étonner. Et pourtant, en un va-et-vient constant, interagissant l'un sur l'autre, il s'agit là des caractères fondamentaux de toute vraie pensée : on n'approfondit jamais rien sans prendre des risques épistémologiques ou méthodologiques. La lâcheté ne devrait pas être de mise dans la démarche intellectuelle.

Et pourtant, elle y règne en maître, tant il est des sujets tabous, des méthodes jugées dangereuses, des hypothèses considérées comme par trop hasardeuses pour être même simplement envisagées. Pleutrierie qui est arrêt de mort pour une connaissance digne de ce nom.

Dès lors, peu importe les expressions employées : raison sensible, intuition raisonnée ou autre. Il s'agit, au-delà d'un rationalisme tronqué, de mettre en œuvre une vraie *intelligence*

du social. C'est-à-dire, au plus près de son étymologie, d'une capacité de lier ce qui est, structurellement, disséminé, de rassembler ce qui est éparé ! Marcel Proust parle, à cet égard d'une « raison supérieure une et infinie comme le sentiment » réunissant à la fois l'objet et l'instrument de la démarche de pensée. C'est la jonction de cette raison et de ce sentiment mystérieux qui permet, dit-il, que l'œuvre se réalise.

Le bel *œuvre* ne se partage pas. Il peut être l'objectif du romancier, du théoricien, de l'essayiste ou de l'ouvrier. En chacun de ces cas c'est le créateur en son entier qui est sollicité. L'appétence devenant compétence. Cet *appétit* (*appetitus* étant à l'origine du chemin de pensée), c'est la mobilisation d'un désir qui est, par essence, multiforme. La pensée ne fait pas exception ; la sagesse populaire le sait bien qui parle d'*appétit de connaissances*. C'est bien ce qu'avait, en son temps développé cet esprit aigu qu'était Jean Baudrillard dans la distinction qu'il faisait entre le **besoin** propre à l'économie moderne et le **désir** dont le retour caractérisait bien la société en gestation. C'est bien un tel glissement qui est le fil rouge parcourant la contre-culture postmoderne.

Contre l'objectivisme hérité d'un certain scientisme propre à la fin du XIX^e siècle, et qui s'employait à « considérer les faits sociaux comme des choses », la prise en compte de l'appétence est, essentiellement, une manière d'introduire une forme de subjectivité dans l'analyse des phénomènes sociaux, ce qui, même lorsqu'on le dénie (et encore plus chez ceux qui le dénie) est monnaie courante. Pour ce qui nous préoccupe ici l'intégration de la subjectivité, l'utilisation de l'intuition est, certainement, une bonne manière de bien saisir les multiples aspects de ce qu'il est convenu de nommer : *affectio sociétatis*.

Il est instructif d'entendre en de nombreux domaines utilisés cette expression latine. Analyses économiques, discours politiques, articles journalistiques, on parle de l'importance de l'économie, de la méconnaissance de quantifier, d'utiliser les statistiques. C'est normal puisqu'il s'agit là des expressions de la *doxa* dominante, seule entrée pour comprendre la *réalité*. Mais comme l'on voit qu'au-delà de ce « principe de réalité » il y a quelque chose qui échappe, qu'il y a de l'impondérable sortant de ces cadres d'analyse, alors on fait référence à cette *affectio sociétatis*.

C'est la reconnaissance explicite d'un *réel* dynamique outrepassant la *réalité* statique. C'est l'acceptation implicite de ceux que certains (de Max Weber à Gilbert Durand) ont bien analysé, à savoir qu'il faut prendre au sérieux l'*irréel* si on veut appréhender, avec justesse, le réel. C'est cela la force de l'imaginaire, ou tout simplement de l'imagination. À certains moments, cette force « corporise », elle fait corps. Les multiples « possessions » musicales, religieuses, politiques en témoignent : c'est la force du désir collectif qui conforte la création de ces communautés ou tribus où le rationnel le cède à l'émotionnel. C'est à cet aune que l'on

peut mesurer l'importance grandissante que prend la fantaisie, la fantasmagorie, le fantôme dans la contre-culture en cours.

Voilà la pertinence et l'aspect prospectif de la contre-culture spécifique à l'être-ensemble contemporain. Afin de comprendre le sentiment d'appartenance à l'œuvre dans l'irréel/réel, on ne peut plus faire fond sur nos habituels concepts, fondements depuis le XVIII^e siècle, du Contrat Social. Il faut, d'une manière essentielle, et parfois avec risque, trouver des métaphores, transporter des images, faire usage de mots, anciens et nouveaux, qui soient en pertinence avec le temps, afin de rendre attentif au glissement du contrat rationnel au pacte émotionnel !

Il s'agit là d'un (du ?) problème essentiel. Notre espèce animale se dit. Elle n'est ce qu'elle est que parce qu'elle raconte ce qu'elle est. Peut-être même est-ce cela l'une des manifestations de la doctrine des *ideae innatae*, ayant une signification bien plus profonde que celle qu'on lui accorde habituellement. Il faut revenir, sans cesse, ne pas avoir peur de se répéter. L'endurance de la pensée est à ce prix : elle est lancinante. Et tant pis si les esprits pressés, voulant aller droit au but, sont irrités par ces lenteurs répétitives, ils passent à côté d'une caractéristique essentielle de la démarche réflexive : la répétition, voire la rumination.

Donc les *Mots et les choses* en constante interaction. Michel Foucault l'a indiqué et illustré de la manière magistrale que l'on sait. Ce fut, également, la constante préoccupation d'Heidegger. Et l'on sait la secrète influence que celui-ci exerça sur celui-là. C'est ainsi que le penseur de Freiburg déclare : « ... les mots ressortissent à une double provenance... ouverture de choses... ouvertures d'un faire... », leitmotiv qui reviendra, d'une manière lancinante justement, tout au long de son œuvre : c'est grâce aux mots que l'on peut comprendre ce que sont les choses (*pragmatos*) et l'action (*praxis*) que l'on exerce sur elles.

On peut aussi remarquer qu'il existe deux grandes conceptions du langage. D'un côté le mot est ce qui *désigne* le sens lointain. Il pointe, et ce terme n'est pas neutre, le but à atteindre. On peut dire que, sous ses diverses modulations : politique, social, théorique, la modernité a mis l'accent sur une conception du langage qui indique la finalité rationnelle. C'est là-dessus que repose le *Contrat* ayant, sinon évacué du moins marginalisé les affects qui eux sont de l'ordre de l'immédiat, du présent qu'il est urgent de vivre et d'éprouver.

D'un autre côté, le mot est cela même qui se contente de montrer et même de « monstrier » ce qui peut paraître inquiétant. Toute la phénoménologie se résume dans une telle préoccupation : faire apparaître les choses mêmes pour ce qu'elles sont. Au-delà ou en-deçà de toute attitude judiciaire ou normative. Sous cet aspect, les mots ne disent pas le « sens » lointain, mais décrivent des opportunités. Le jésuite Balthazar Gracian dans son traité sur « L'homme de cour » appelait cela « le centre de l'occasion ».

Nous sommes habitués au mot qui « pointe » le lointain, et peu à celui qui montre (« monstre ») le proche. D'où la déconnexion perceptible dans cette « langue du palais », cette « langue de bois » dans laquelle s'exprime, en général, l'intelligentsia. Elle utilise un « patois » à usage de quelques-uns. Elle parle toujours de projet, désignant la réalisation de la *chose* dans le futur, c'est un peu plus tard que l'on atteindra la perfection ou la société parfaite. En bref, le monde est *à venir* ! L'ignorance de nos humanités classiques nous a fait oublier que le *projetus* en latin était ce qui était « rejeté » ; ainsi un nouveau-né dont le père ne voulait pas était « projetus », rejeté de la vie.

C'est ce projet-rejet qui n'est pas de mise dans la langue de la « place publique », c'est-à-dire celle de la vie courante. Montrer les choses consiste à mettre l'accent sur l'aspect agrégatif, émotionnel, du langage. Et c'est cela qu'il convient de penser. Pour ne prendre qu'un exemple, entre mille, de la même eau, seul l'homme politique ayant l'intuition de ce pouvoir émotionnel sera entendu. Quelle que soit, d'ailleurs, l'inanité de son propos. L'essentiel n'étant plus dans le contenu rationnel, mais dans le contenant émotionnel. Multiple en ce sens sont les illustrations d'hommes et femmes politiques dont le langage s'emploie à flatter le sensible vécu ici et maintenant, plus que le cognitif projeté dans l'avenir. Chacun sera à même, suivant ses opinions politiques, de fournir la liste des *acteurs* politiques en question. Ils sont bien *acteurs* en ce qu'ils disent, tout haut, tels des haut-parleurs, ce qui est vécu par tout un chacun dans le vaste « *theatrum mundi* », la théâtralisation, dont on sait l'importance pour la contre-culture postmoderne.

En bref, reprenant une idée maintes fois soulignée par les historiens des religions, dans les sociétés traditionnelles, les mots ont un pouvoir spécifique, ils renferment l'énergie de la chose dite, c'est-à-dire que le mot est, en soi, opératoire. Il a une efficacité propre. Ainsi, dans l'Église Catholique, au cours de la liturgie sacrée, le prêtre en prononçant les mots de la consécration va, au travers de la magie des mots prononcés, changer le pain et le vin en corps et sang du Christ. Les mots sont à l'origine de la transsubstantiation. Peu importe, d'ailleurs, les qualités ou défauts de l'officiant, les mots énoncés sont suffisants : *ex opere operato*. C'est en prononçant la formule que s'opère le changement attendu. C'est en ce sens que le mot, en sa fonction magique, est un concentré d'énergie.

Exemple paroxystique, mais fort utile pour comprendre qu'à certains moments les mots perdent leur fonction opératoire et leur aspect magique. Je considère, et m'en suis expliqué dans des ouvrages antérieurs, que c'est exactement ce qui est en train de se passer de nos jours. Ces mots modernes, citoyen, contrat, démocratie, liberté, projet, ne jouent plus leur rôle « sacramental ». Ils ne mobilisent plus les énergies, en particulier celles des jeunes générations. Ils ont, au sens scientifique de ce mot, perdu pertinence. Ils en deviennent impertinents.

Dès lors, pour montrer cette *affectio societatis*, ne se réduisant pas aux relations contractuelles, il faut que l'épistémologie propre à la contre-culture mette en jeu une autre batterie d'images, métaphores, analogies et autres notions qui soient à même de décrire le rôle des affects, et ainsi prendre au sérieux l'ambiance émotionnelle du moment. D'où la nécessité de se purger des mots habituels aux analyses convenues. Une sorte de diète en quelque sorte afin d'évacuer la mauvaise graisse accumulée en des temps de négligences coupables. À trop parler pour ne rien dire, ou à dire ce qui n'est entendu que pour les divers protagonistes de la société *officielle* ou institutionnelle, la suspicion règne en maître. Et après la déconsidération des intellectuels, le désarroi vis-à-vis des politiques et la méfiance de plus en plus grande concernant les diverses tribus journalistiques, ce sont toutes les élites qui ne sont ni écoutées, ni entendues.

Peut-être faut-il revenir à ce que fut, contre le dogmatisme théologique, une théologie *apophatique*. C'est-à-dire une démarche humble ne disant pas, positivement, ce qu'était la substance de Dieu, mais ce que n'était pas la déité, une procédure d'évitement en quelque sorte. La prise en compte de l'émotionnel induit une pensée *apophatique*, moins péremptoire qu'allusive. À même de saisir *en creux* l'énergie propre à l'érotique sociale : hystéries sportives, effervescences festives, propension au ludique et autre hédonisme au quotidien. La méthode de la contre-culture est « apophatique ».

C'est la compression (j'ai dit la diète) des idées, généreuses, utopiques, moralisatrices, bien-pensantes etc... qui, à terme, va favoriser leur expansion, la concentration des mots permettant d'exprimer l'intensité des relations, car, ne l'oublions pas, l'érotique social postmoderne repose sur l'*intensité*. C'est-à-dire une énergie, au plus près de son étymologie, tendue dans ce monde-ci dans les rapports proches et autres expériences affectuelles vécues avec d'autres ici et maintenant. Intensité—« *in tendere* ». Voilà le concentré de ce que j'ai décrit comme le sentiment d'appartenance du tribalisme postmoderne.

La purgation des idées dominantes d'origine modernes, la compression du « prêchi-prêcha » moraliste qui fait l'essentiel des livres d'édification en vogue, le dépassement des facilités langagières et divers « on dit » tranquillissants, voilà ce qui va inciter à trouver les mots les moins faux possibles capables d'exprimer l'*époque*. Exprimer, en son sens simple : faire sortir l'essence des temps, faire ressentir ses caractères essentiels.

Pour rester dans l'histoire des religions, Henri Corbin rappelle que Dieu n'est que dans ses noms, ce qui l'amène à établir un rapport étroit entre « l'ontologie intégrale » et la « fonction épiphanique », *stricto sensu*, ce qui sert à fait ressortir, à révéler les spécificités divines. C'est par le mot juste que l'on peut « épiphâner » ce qu'est la déité. D'où la prudence qu'il convient d'avoir. Le *discernement* aussi qui est la qualité primordiale d'une pensée authentique.

C'est un tel discernement qui est, de nos jours, nécessaire pour délimiter les formes actuelles de la contre-culture alternative à *la société officielle* dont l'agonie est de plus en plus évidente. Formes totalement hétérodoxes, par rapport au Contrat moderne, mais non moins présentes dans la contre-culture postmoderne. C'est en « épiphanisant » l'importance des affects, émotions et autres passions que l'on saura à même de dire les mots adéquats permettant de désigner ce que Durkheim nommait, justement, le *divin social* capillarissant, d'une manière souterraine, dans la vie quotidienne des tribus postmodernes, et qui va, à coup sûr constituer la culture de demain !

SOURCES CITÉES

- BLOY, Léon, *Journal II*, Paris, Robert Laffont, 1999.
 CORBIN, Henri, *Le Paradoxe du monothéisme*, Paris, Éditions de L'Herne, 2002.
 FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
 GARIN, Eugenio, *Hermétisme et Renaissance*, Paris, Allia, 2001.
 HEIDEGGER, Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1980.
 ———, *Grammaire et étymologie du mot « être »*, Paris, Seuil, 2005.
 ———, *Lettres à sa femme*, Paris, Seuil, 2007.
 MAFFESOLI, Michel, *Le Temps des tribus* (1988), Paris, La Table Ronde, 2000 ; *The Times of the Tribes*.
 ———, *Decline of Individualism in Mass-Society*, London, Sage Publication, 1995.
 ———, *La Connaissance ordinaire*, (1985), Paris, Klienksieck, 2007. *Ordinary Knowledge. An Introduction to Interpretative Sociology*, Oxford, Polity Press, 1995.
 ———, *Éloge de la raison sensible*, (1996), rééd. Paris, Petite Vermillon, éditions de la Table ronde, 2005.
 MORIN, Edgar, *La Méthode*, Paris, Seuil, 1977.
 SAINT-AUGUSTIN, *Les Confessions*.